

Pièges

Carmen Toudonou

Number 160, Winter 2021

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/96023ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (print)

2371-3445 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Toudonou, C. (2021). Pièges. *Les écrits*, (160), 42–49.

PIÈGES

Pour Cica que je porte en ce moment.

J'ai su hier par les publications nécrologiques à la télévision nationale que mon ami Ursule n'est plus. Ursule est un vieil infirmier major alcoolique, que j'ai connu autrefois quand j'étais encore chauffeur de camion à l'usine de ciment d'Onigbolo. Il était habillé d'une grande soutane de Christianiste-Céleste sur sa photo, et hors sa barbe qui avait encore poussé et ses cheveux qui avaient fait le contraire, ce qui lui faisait le front joliment dégarni, il était resté fidèle à l'image que j'ai pu garder de lui : un franc-joueur, gouailleur, prompt aux blagues méchantes mais pas du tout mesquines, et pince-sans-rire.

Ursule est décédé à 81 ans, ce qui est relativement un exploit quand l'on considère l'espérance de vie ici, et surtout, quand on sait que l'homme vivait essentiellement d'excès. Évidemment, le revoir ainsi, en image, à la télévision, avec la voix sérieuse du journaliste, annonçant le programme des obsèques, débitant la litanie des veillées corps ou pas présent, des messes d'actions de grâce et des remerciements anticipés des familles, parentes et alliées, n'a pas manqué de me faire sourire, même si j'étais par ailleurs triste de savoir mon ami *ad patres*. J'ai d'abord pensé me rendre aux funérailles qui avaient lieu à Porto-Novo, puis, je suis resté évasif sur mon fauteuil canapé à penser aux petites farces du *decujus*, et une occurrence particulière m'est revenue en esprit.

-

L'aventure a eu lieu à Onigbolo, dans la première année que j'y ai passée en tant que chauffeur de camion d'usine. Onigbolo, comme tout le monde le sait, n'est pas vraiment une ville. C'est juste une bourgade, trop dispersée pour être appelée agglomération, et pourtant industrialisée, ce qui devrait en faire un centre industriel. Sauf que la seule industrie dans ce pays, c'est la grosse usine grise de ciment, conjointement installée par le Bénin et le Nigéria, et dont l'énorme nappe de fumée s'échappant de la cheminée charrie une traînée de vie morne sur les cimes des chaumières.

Tout le circuit économique du village s'organisait à l'époque autour de deux pôles principaux, l'usine, et la cité, un ensemble de villas confortables, climatisées et ventilées, construites à quelques mètres de la firme pour loger les cadres et employés. À part cela, juste la grande route bitumée traversant

le village, puis une succession de pistes rurales, de champs plus ou moins défrichés et ensemencés, et çà et là, quelques cases de paysans en terre battue et couvertes de chaume. En un mot, la tranquillité faite de torpeur, de routine et de verdure d'un village béninois ordinaire.

Je me rappelle que, dès que j'ai débarqué dans cette bourgade, je me suis tout de suite senti dépaysé, et j'ai eu la certitude que j'allais m'y ennuyer. Mon travail consistait à attendre les commandes et le chargement des camions. Puis je devais conduire celui qui m'était affecté, un gros Berliet jaune plutôt sympathique, et presque neuf, tantôt vers Cotonou, tantôt vers Porto-Novo pour livrer à des vendeurs grossistes de ciment.

C'est connu, le principal travail d'un conducteur de véhicule, c'est patienter. J'allais donc fort m'agacer dans ce village, avec mes deux ou trois jours francs de travail par semaine. Lorsque l'on est jeune, l'on dramatise tout et j'entrevois déjà le futur sous des auspices plutôt lugubres quand je fis la connaissance d'un vieux fermier. C'était un homme d'âge mur – je lui donnais au moins la cinquantaine, mais j'avais des doutes. Le travail des champs l'avait peut-être trop vite fatigué, et l'on sait que l'on vieillit plus sûrement à la campagne qu'en ville. Je l'ai toujours pensé, c'est peut-être un cliché, mais j'aime le côté certain des clichés qui permettent de se fixer des repères basiques et de ne pas trop se perdre dans les élucubrations. Bref, mon vieillard était charmant, avenant et de fort gaie compagnie, assez porté sur le Sodabi local assaisonné de mille et une racines et décoctions dont il avait seul la confiance des recettes. Je ne me rappelle plus très bien de comment la chose se fit, mais nous fûmes très vite trois conducteurs de véhicules de l'usine à nous retrouver les soirs chez le vieux Owolobè dont la maison était située juste à côté de la cité, pour picoler un peu, et bavarder beaucoup. Nous étions jeunes, nous étions célibataires, ce qui est synonyme d'insouciant, et nous étions tous très joyeux de nature. Je ne peux plus comprendre comment nous n'avons pas dû nous ennuyer tous les soirs à nous raconter presque les mêmes histoires, à boire dans les mêmes petits verres, à regarder parfois d'un air de conspirateurs d'accord, Owolobè chavirer un peu de la tête dans de courts sommes qui ne dépassaient jamais deux minutes. Ce furent de charmantes soirées au clair de lune, dans la grande cour de notre ami, toujours affable, jamais sérieux, définitivement enclin à nous garder plus longtemps avec lui chaque soir que le soir précédent.

Avec moi, il y avait Narcisse, un jeune garçon d'Abomey qui effectuait ses débuts dans la conduite de camions. C'était un grand garçon guilleret et efflanqué, plutôt mince avec des joues de gamine. C'était un beau gosse, tout le contraire de Guillaume, gras de partout, court sur pattes, le plus âgé de nous trois, donc la trentaine, et déjà bedonnant et chauve. Guillaume était aussi le plus capé de nous en matière de conduite de camions, et c'était souvent lui qui nous racontait ses chroniques de route, datant de l'époque où il était encore conducteur de camions pour la grande carrière de sable de Bonou, son village natal. Guillaume était le bavard, Narcisse le souriant, et moi le rêveur. Je disais par exemple des conneries du style : *un jour nous prendrons le pouvoir...* Cela ne veut évidemment rien dire, et j'en suis définitivement certain aujourd'hui que, plus de quarante ans après, seuls la goutte et le rhumatisme ont pu prendre le pouvoir... sur mon corps.

Owolobè avait une jeune épouse, à peine plus âgée que nous, vendeuse de riz à l'usine, connue dans le village sous le nom de «maman Odile», ce qui est le signe que sa première fille née devait s'appeler Odile. D'ailleurs, le vieux avait quatre ou cinq filles presque du même âge, que nous voyions traîner dans la maison parfois, le ventre à l'air, jouant à cache-cache ou traînant entre les jupes de la mère. Un jour, Owolobè prit un air sérieux, et nous déclara ceci, sur le ton de la confiance :

– Maman Odile est ce que j'ai de plus cher. Ne vous avisez jamais de la convoiter. Vous savez, j'ai de grandes filles maintenant. Elles ne vivent plus ici. Si jamais vous rencontriez l'une d'elles, que vous lui faisiez des avances et qu'elle était consentante, je n'y trouverais aucun inconvénient, vous savez ? Mais maman Odile, c'est à moi. Ne tentez jamais ? On est d'accord ?

Ce soir-là, la soirée fut moins légère et évidemment plus courte qu'auparavant. Mais déjà le lendemain, nous avions oublié la curieuse sortie du vieux et nous avions retrouvé nos habitudes entre copains. Seulement, quelques mois plus tard, je fus réveillé au milieu d'une nuit par des cris et un branle-bas monstre dans la cité. Je me précipitai hors de mon appartement, et j'eus juste le temps de voir une voiture emmener Guillaume vers l'infirmerie du village. C'est ce soir-là que je fis la connaissance d'Ursule. Nous sommes arrivés, presque toute la cité, presque tous mal réveillés, dans le centre de santé où Guillaume était emmené aux urgences. Couché sur le brancard, il paraissait encore plus petit que de coutume, et il semblait souffrir du ventre. Il avait, pour seul vêtement, un énorme *ganlin*, un grand morceau d'étoffe blanche, ceint autour de la hanche. Mais il me sembla bien qu'une protubérance conséquente soulevait les plis soigneux du pagne, et qu'il s'était formé comme une petite tente d'indien en hauteur de l'endroit où devrait se trouver en contrebas son pubis. Oui, Guillaume était en érection, il n'y avait pas de doute. Ou il était fort généreusement doté par la nature, ou son membre avait connu une

croissance aussi subite qu'exponentielle, en tous cas, le volume paraissait énorme malgré le faible éclairage. Je fus admis pour le suivre en salle d'examen. Mon ami ne disait pas grand-chose, et à peine entendait-on la plainte légère qu'il élevait par moment quand les maux de ventre devenaient insupportables. Il était à présent couché sur un lit d'hôpital à peine revêtu d'un drap bleu ciel, et il regardait un point fixe imaginaire, les deux mains posées sur les cuisses, comme s'il évitait de frôler la fameuse saillie, laquelle semblait, elle, épier ferme le plafond par les mailles du tissu du drap.

– Qu'est ce qui t'arrive mon vieux? Qu'est-ce que c'est que ce truc?

– J'y comprends rien!

Il murmurait plus qu'il ne parlait et il se tordait légèrement par intermittence.

Nous étions maintenant désespérés. L'infirmier de garde, un jeune blanc-bec d'une vingtaine d'années avait administré un antalgique par intraveineuse. Il avait appelé le major, et nous l'attendions donc pour le diagnostic. Puis Ursule déboula, précédé d'un halo d'odeurs, mixture de sodabi, de vin et de bière, et peut-être d'autres alcools et substances dont je ne connaissais ou ne reconnaissais pas vraiment les odeurs. Il avait pourtant la démarche assurée, l'œil seulement un peu trop rougi.

– On ne peut plus picoler tranquille dans ce village! Voyons voir le cas qui nous distrait d'une si belle ripaille...

Il avait légèrement soulevé le drap, observé la proéminence, puis jeté un œil au carnet de soin dans lequel étaient consignées les constantes du patient.

– Ceci n'est pas un problème à régler à l'hôpital, mon cher ami, dit-il à Guillaume. Même si l'on te coupait un nerf, tu resterais debout mon cher ami. Va au village, et vite! trancha-t-il.

J'étais furieux de tant de légèreté. Un des frères de Guillaume était entre-temps arrivé, et il repartit avec mon ami, toujours aussi souffrant, et sans aucune solution de la médecine d'Hippocrate. J'étais remonté contre les méthodes de cet infirmier alcoolique et lui s'en était visiblement déjà retourné

vers ses bouteilles. Cinq ou six semaines plus tard, le frère aîné vint récupérer les effets de Guillaume et donner congé au bailleur : mon ami était décédé là-bas, au village, à Bonou.

La vie à Onigbolo avait perdu cette étonnante légèreté quand l'âge nous faisait penser invincibles. Notre ami était mort. Il était le collègue de l'un, l'employé ou le confident de l'autre. Pourtant, à force d'ennui, je fus le premier à retourner chez Owolobè. Narcisse aussi revint. Maintenant, nous buvions pour tromper le temps, tromper la tristesse, essayer d'oublier le souvenir de notre ami qui se rappelait à nous avec encore plus de tangibilité quand nous étions réunis là, sur les lattes au clair de lune pour partager ces instants. Sans Guillaume, les soirées étaient tristes. Nous découvrîmes que tous les trois, nous étions des taiseux. Notre défunt ami parlait pour nous tous à la fois. Ce fut tacite, nous évitions d'évoquer son souvenir, de prononcer même son nom. Et pourtant, nous ne pensions qu'à lui. Parmi les rares paroles que nous avons pu proférer ces soirs-là, nous avons chacun méticuleusement veillé à éviter de dire son nom. Nous modifions des histoires, il y avait aussi les phrases inachevées, les mots non dits... Puis le temps passa sur nos mémoires, et nous redevîmes moins graves.

Un soir que nous nous étions installés déjà dans la cour et avions descendu un premier fond de bouteille de décoction de sodabi – il faut savoir que le fond de bouteille est ce qu'il y a de plus concentré en extrait de feuilles, et qu'il est donc plus amer, donc plus aromatisé, et donc plus prisé des buveurs –, Owolobè nous invita à le suivre au fond de la maison. J'étais étonné car nous ne connaissions pas vraiment l'intérieur de notre ami et nous n'étions jamais, pour ainsi dire, restés que dans la courette intérieure. Nous avons dépassé trois des fillettes Owolobè jouant à former des châteaux de sable, contourné la case principale, puis nous sommes arrivés devant une toute petite case, à peine aussi haute qu'un homme dans laquelle Owolobè pénétra en se déchaussant et en nous invitant à l'imiter.

C'était une sorte de temple de deux mètres carrés environ, avec quelques idoles éparées, et de l'huile rouge partout. Maman Odile nous attendait visiblement. Elle était en tous cas assise par terre quand nous sommes arrivés. Je la trouvais bien amaigrie depuis le temps que je ne l'avais plus rencontrée à l'usine. Elle avait le regard fuyant et hagard, mais elle s'accroupit avec des gestes de poupée commandée quand son mari lui en intima l'ordre.

Narcisse, sous ses airs de garçon assuré paraissait encore plus apeuré que moi, mais nous demeurâmes debout aux côtés du vieil homme qui prit une petite queue de bête, la tapota trois fois par de légers gestes sur la tête de sa femme. Alors, je vis une chose fantastique et hallucinante. Une chose qui me fit douter de mon intégrité mentale. Une chose dont j'aurais nié la réalité si Narcisse ne s'était pas élancé d'un mouvement de terreur hors de la case. Un serpent avait déboulé de sous le pagne de Maman Odile, d'entre ses cuisses – je ne voyais pas d'où il serait venu autrement – et était allé se cacher sous unealebasse dans le temple. J'étais pétrifié de stupeur. Owolobè était sorti ramener Narcisse qui tremblait de partout, la chemise mouillée de sueur. La jeune femme était tombée assise, et son mari parlait maintenant.

– Vous l'avez bien vu ? C'est ce serpent qui a tué votre ami Guillaume. Je vous ai pourtant bien avertis.

Sa voix était maintenant pleine de colère, et son écho percutait les murs de la case.

– Oui, prévenus ! C'est ce serpent qui lui a mordu le phallus quand il a osé. Il est resté en érection, et quand il a débandé, quarante et un jours après son forfait, il est mort. Qu'en pensez-vous ?

Qu'est-ce que nous pouvions en penser ? Nous étions trop apeurés et trop confus pour réfléchir. Je ne pensais qu'à partir. Le serpent pouvait revenir, et je déteste les serpents. Et ce pauvre Guillaume, cette érection de cheval, cette triste nuit, cette mort impensable...

– Et toi, femme du diable. Si je n'avais pas fait sortir ce serpent de ton corps, il te consumerait jusqu'à la mort. Infidèle ! Je te laisse sauve cette fois-ci. Et c'est la dernière. Va me préparer ma pâte du soir, fit-il.

Maman Odile s'en fut sans avoir dit un seul mot. Et comme nous egardions Owolobè, toujours incapables d'en placer que dalle :

– Ne me regardez pas ainsi. Je n'ai pas tué votre ami, je me suis juste défendu ; j'ai défendu ce qui m'appartient.

-

Je suis retourné à l'infirmier voir Ursule, et il m'a tout expliqué. Dans la région, les maris ont coutume de « miner » leurs épouses, c'est-à-dire de les piéger avec des charmes dans le but de les garder fidèles, et de tuer tout amant potentiel.

– Cette nuit là, quand j'ai vu le cas de votre ami, j'ai tout de suite compris de quoi il souffrait. Dommage pour lui.

Je suis devenu ami avec l'infirmier au franc-parler, mais nous nous sommes finalement très peu vus, car après l'incident de la case au serpent, j'ai déposé ma démission, et j'ai quitté la région pour me faire conducteur de taxi-ville.

-

Je ne sais pas encore si je me rendrai aux funérailles de mon ami Ursule qui ont lieu demain, puisque j'ai été recontacté par Narcisse que je n'ai pas revu depuis trente ans.

– Il faut que tu viennes me voir à Abomey. Je suis malade. Des maux de ventre. Depuis quarante jours...

-

Carmen Toudonou est une écrivaine béninoise qui publie dans presque tous les genres : roman, nouvelles, poésie, jeunesse, essai. Journaliste de formation, elle est depuis 2016 la promotrice du concours littéraire panafricain

« Miss Littérature ».

